

Ambroise Paré poète

PAR

M. le D^r H. Folet,

Professeur à l'Université de Lille.

Nul, parmi les médecins aussi bien que parmi les profanes, n'ignore qu'AMBROISE PARÉ fut un illustre chirurgien du xvi^e siècle; mais bien peu de gens savent qu'il eut des prétentions à la poésie et fut au moins un versificateur. Un de ses biographes modernes, le D^r LE PAULMIER, ce distingué collègue que notre Compagnie a récemment perdu, en a pourtant dit un mot dans son **Ambroise Paré d'après de nouveaux documents, 1884**. Les médecins qui ont, je ne dis pas lu, mais feuilleté les œuvres de PARÉ dans une édition archaïque, — ils doivent bien être une douzaine, — ont remarqué, en tête du livre, des pièces de vers à la gloire de l'auteur. C'était la coutume au xvi^e, au xvii^e et jusqu'au xviii^e siècle : on se faisait célébrer par ses amis en termes dithyrambiques au frontispice de l'ouvrage que l'on publiait. C'est ainsi que figurent, immédiatement après la dédicace « au très chrestien Roy de France et de Pologne Henry troisième », divers petits poèmes latins et français parmi lesquels un sonnet et un quatrain de RONSARD. Or le premier de ces poèmes est un « Sonnet de l'Autheur », que voici :

SONNET DE L'AUTEUR

*Ce livre maintenant que je mets en lumière,
de mon art l'héritier, contient tous les secrets
que jadis bien au long les Arabes et Grecs
ont laissé par escrit à la race dernière.*

*Plein d'exemples il est de diverse manière,
ainsi que nous voyons de mille beaux pourtraicts
les prez se bigarrer, eschauffez par les rais
du Soleil, lorsqu'il fait sa course printanière.*

*Or, sus donc maintenant va-t-en, mon fils très cher,
que depuis quarante ans n'ay cessé de lescher.
Va, priant un chacun qu'il luy plaise d'ensuire*

*Lysippe qui reprint Apelle doucement.
Mais arrière, envieux, car éternellement
on verra, malgré vous, ce mien ouvrage vivre.*

On n'est jamais mieux loué que par soi-même. AMBROISE PARÉ, dont, je l'ai dit ailleurs⁽¹⁾, la modestie n'était pas la vertu capitale; — un peu d'orgueil s'explique d'ailleurs et se justifie presque chez un homme qui, parti de très bas, était arrivé par l'intelligence et le travail à la plus haute situation chirurgicale de son temps; — PARÉ donc, tout en faisant appel à une critique amicale et bienveillante, se flatte naïvement de voir son œuvre « éternellement vivre ». Il promet d'ailleurs facilement l'immortalité. Il la promettra à GUILLEMEAU, son élève, comme nous le verrons tout à l'heure. Il garantit même la reconnaissance de la postérité à CARON, chirurgien de Charles IX, pour avoir surveillé l'impression et corrigé les épreuves de son **Anatomie universelle du corps humain**, parue en 1561 et composée en collaboration avec « ROSTAING DU BIGNOSC, provençal, aussi chirurgien-juré à Paris », impression dont lui, PARÉ, n'avait pu s'occuper, étant

(1) *Revue de Paris*, 1^{er} septembre 1901.

sans cesse dérangé par les exigences de sa clientèle chirurgicale. C'est ce qu'il expose dans ces vers ingénus placés en tête de l'**Anatomie universelle** :

L'AUTHEUR AU DIT CARON :

*J'avois, longtemps y a, ce labeur commencé,
et en plusieurs endroits depuis réajancé,
augmenté et reveu par l'ayde et le moyen
de Binosque, duquel il est autant que mien.
Mais voulant ce traité mettre dessus la presse,
Binosque, qui jamais sa lecture ne laisse,
ne pouvoit bonnement vaquer au résidu.
Et moi qui ça et là suis toujours attendu
pour le devoir de l'art que Dieu m'a départy,
Impossible m'estoit ranger à ce party.
Mais pour avoir, Caron, en la dissection
anatomique veu ton érudition,
sçachant qu'au vray amy la prière n'est vaine,
je te requis pour moy de prendre tant de peine
que d'assister, pendant que l'on imprimeroit,
pour corriger en mieux ce qui te sembleroit.
A quoy tu as vaqué de telle diligence
qu'elle fait apparoir aussi de ta science.
Si doncques le lecteur y trouve quelque chose
dont il soit satisfait, sur luy je me repose
de te donner louange, ainsi qu'ont mérité
ceux qui ont travaillé pour la postérité.*

D'autres vers, placés en tête ou en queue de ses diverses publications, forment des espèces de revendications de priorité, soit à propos d'instruments, soit à propos de sujets traités. Ainsi, au début des **dix livres de chirurgie avec le magasin** (1) **des instruments nécessaire à icelle, 1564**, il déclare avoir ajouté à son livre :

*... un magasin auquel sont contenus
plus de trois cents outils : dont les uns sont tenus*

(1) On dirait aujourd'hui : le catalogue.

*à mon intention; le reste en l'officine,
de mes vieux devanciers a pris son origine.*

Au dernier feuillet de la **Méthode de traiter les playes faites par hacquebutes et aultres bastons à feu, 1545**, on lit ce dizain d'assez coquette allure, où PARÉ, sous la forme d'une sorte de récit mythologique, revendique le mérite d'avoir le premier étudié cette matière :

*Minerve, ayant pitié des corps humains,
voyant iceulx mourir vilainement
navrés par feu, pouldres et bastons maints,
et que pas un des hommes nullement
ne s'esforçoit leur donner allégeance,
admonesta quelqu'un de vif esprit
(lui promettant très bonne recompance),
faire quelque œuvre auquel seroit escript
enseignement pour guérir cette esclandre,
ce que jamais nul n'osa entreprendre.*

AMBROISE PARÉ ne se contentait pas d'écrire des préfaces rimées. Dans le corps même de ses ouvrages il introduit des vers. La plupart des éditions des œuvres complètes montrent, après le livre sur la composition des médicaments et les distillations, « la figure de ce grand Hippocratès », représenté comme un digne vieillard copieusement barbu. PARÉ l'admire de confiance dans ces huit vers d'une cruelle banalité, inscrits au bas de l'image :

*Tel fut d'Hippocratès le port et le visage.
De quel scavoir il fut, de quelle nation,
comme il se comporta en sa profession,
les livres qu'il a faits en donnent témoignage
Ce n'est rien que de voir d'Hippocratès l'image
il faut voir ses escrits, les lire et contempler,
conférer avec ceux qui en peuvent parler,
afin de les entendre et les mettre en usage.*

AMBROISE PARÉ, ne sachant ni le grec ni le latin,

n'a pas lu les ouvrages hippocratiques, qu'il ne laisse pas cependant, au risque de se contredire, de déclarer obscurs en ce quatrain placé trois pages plus loin sous le « portrait » de Galien, visage non moins barbu que le premier :

*Ce grand Hippocrate doit son nom et sa gloire
à Claude Galien ici représenté ;
car sans lui ses écrits pour leur obscurité
demeuroient incogneus, et n'en fût plus mémoire.*

Il n'en met pas moins en rimes les « Aphorismes d'Hippocrate appartenant à la chirurgie ». Certes ce n'est ni le choix ni la traduction de ces aphorismes qui peuvent ajouter quoi que ce soit à la réputation de l'œuvre de PARÉ. Les uns sont des contre-vérités : tels sont ceux qui affirment l'incurabilité des plaies du cerveau ou de la vessie, ou la bénignité des tumeurs molles à l'inverse des tumeurs dures, toujours malignes. D'autres sont des banalités sans intérêt : la goutte aux pieds vient le plus souvent au printemps et en automne ; le coma et le délire sont des symptômes graves dans les blessures de la tête. Et PARÉ a traduit ces choses en des distiques qui font invinciblement songer aux devises des mirlitons ou des papillotes de dragées :

*Si en un mesme temps deux douleurs viennent poindre
en divers lieux, la grand'fait oublier la moindre.
A l'erysipélas s'il survient pourriture
ou suppuration, c'est un mauvais augure.*

Non moins macaroniques vraiment sont les « Canons et reigles chirurgiques de l'auteur ». Qu'on en juge par ces trois citations :

*De toute beste venimeuse
la piqueure est fort dangereuse.
La playe ouvrant un grand vaisseau
Le navré conduit au tombeau.*

*Au mal de pied, ou jambe, ou cuisse,
Le lic est-salubre et propice.*

Il n'y a guère à tirer de ce fatras qu'un distique un peu ridicule, mais émettant cette pensée louable que le chirurgien ne doit point être un homme d'argent :

*Celui qui pour avoir et non pas pour sçavoir
se fait chirurgien, manquera de pouvoir.*

et aussi ces huit vers, moins mauvais dans la forme que les autres, et où PARÉ expose cette idée qu'on retrouve en maint endroit de sa prose, que nous rencontrerons dans d'autres vers de lui, à savoir que l'expérience et la pratique font le chirurgien bien plus que la lecture des livres ; idée juste d'ailleurs si on ne l'outré pas, et qui de plus le flatte personnellement :

*Celuy qui, brave, veut faire la chirurgie,
il faut qu'il soit habile, accort, industrieux,
et non pas seulement qu'aux livres il se fie,
soient françois ou latins, ou grecs, ou hébreux.*

*Celuy qui a bien leu et pour cela pense être
brave chirurgien, sans avoir assisté
aux opérations et pratiques du maître,
se trompe tout comptant et n'est qu'un effronté.*



Mais ce n'est pas seulement au début ou dans le cours de ses propres œuvres que PARÉ semait des rimes. Il en composait pour d'autres, ainsi que je l'ai récemment constaté. Voici comme :

J'ai dans ma bibliothèque quelques ouvrages de médecine ou de science anciens, curieux ou rares. Parmi eux je compte un atlas d'anatomie de JACQUES GUILLEMEAU, de 1586, composé en partie de planches emprun-

tées à VÉSALE et qui furent, dit-on, dessinées par LE TITIEN.

JACQUES GUILLEMEAU, d'Orléans (1544 à 1612), fut longtemps un des élèves favoris d'AMBROISE PARÉ dont il soigna et sauva la fille, neuf ans après la mort du vieux maître, en pratiquant sur elle la version pour mettre fin à une formidable hémorragie puerpérale ; mais il ne fut pas le gendre de PARÉ comme on l'a dit parfois.

Ce JACQUES GUILLEMEAU, chirurgien-juré, prévost du Collège de Saint-Côme en 1595, chirurgien du Roy Henri III, semble s'être adonné spécialement à la pratique obstétricale et est surtout connu par son livre : **L'heureux accouchement des femmes enjolivé de planches d'une naïveté bien réjouissante.** Mais il avait publié d'abord, et ce fut peut-être là sa première œuvre, des **Tables anatomiques avec les portraits et déclarations d'iceulx. Ensemble un dénombrement de cinq cents maladies diverses.**

L'édition originale de cet Atlas-Traité d'anatomie, parue en 1586, et que je possède, est, d'après BRUNET, l'oracle de la bibliophilie comme chacun sait, « devenue rare ». Elle ne figure pas sur la liste des œuvres de GUILLEMEAU en la notice que CHÉREAU a consacré à cet auteur dans le dictionnaire de DECHAMBRE.

On a parfois comparé la psychologie du bibliophile à celle du pêcheur à la ligne qui met tout son plaisir à prendre le poisson, sans songer le moins du monde à manger la friture. Ainsi le fureteur qui a conquis un livre curieux, le place dans ses armoires et ne l'ouvre plus. Le fait est que l'atlas de GUILLEMEAU, — lequel m'avait été donné par le père d'un de nos jeunes collègues de la Faculté, M. GAUDIER, vieil et aimable universitaire au courant de mes goûts de collectionneur, — cet atlas dormait depuis quatre ou cinq ans sur mes rayons lorsqu'en ces dernières vacances, procédant au récole-



Frontispice de l'Atlas de Guillemeau.

Soc fr. d'Hist. de la Méd., 1903. Pl. XV.

ment de ma « librairie », ainsi qu'on eût dit au xvi^e siècle, j'examinai ce bouquin dont la reliure, assez délabrée, me paraissait appeler les soins et les pansements d'un relieur habile.

Grand in-quarto, relié en veau plein. Les gravures sont belles; la typographie un tantinet moins soignée, néanmoins correcte; le papier, légèrement jauni par le temps, est intact et solide. Je doute que nos éditions d'aujourd'hui, même nos éditions de luxe, puissent faire montre après 317 ans écoulés d'un aussi parfait état de conservation; ou plutôt je suis malheureusement certain qu'elles seront, bien avant ce laps de temps, piquées, effritées, tombées en poussière.

Le verso de la couverture porte un bel *ex-libris* héraldique, qui, d'après la détermination de M. Lamouroux, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, est celui de Louis Husselin, membre de la Chambre aux deniers et surintendant des plaisirs du Roi, mort en 1662.

Le frontispice illustré de l'Atlas de GUILLEMEAU mérite de nous retenir une minute. C'est, comme l'on peut voir, un plexus touffu de ces allégories où se complaisaient les savants de jadis. Ce frontispice a la forme générale d'un portique au sommet duquel trône une femme : *Chirurgia*, entourée de trophées d'instruments opératoires. Devant chacun des piliers du portique les deux images en pied d'HIPPOCRATÈS et de GALÉNUS. Au-dessus et au-dessous de ces vénérables ancêtres, c'est-à-dire sur les piédestaux et au sommet des piliers, quatre dessins carrés symbolisent les quatre éléments. *Ignis* est représenté par une salamandre dans les flammes; *Aqua* par un dauphin sur les ondes; *Aer* par un caméléon; *Terra* par un animal que je crois être une taupe. Dans l'encadrement du portique, le titre est imprimé en un cartouche elliptique environné de quatre figures, deux en haut, deux en bas, qui personnifient les quatre humeurs : *Cholera*, *Sanguis*, *Pi-*

tuita, Melancholia. Qu'un guerrier antique, casqué et armé, et une femme en pleurs symbolisent *Cholera* et *Melancholia*, cela se comprend. Passe encore pour *Sanguis*, représenté par Vénus flanquée de Cupidon. Mais pourquoi incarner la pituite en une Diane libéralement décolletée? Au-dessous du cartouche central une arche flottante avec cette devise : *Hic Salus*. Cela vient de ce que l'ouvrage est édité par « Jean Charron, à l'Arche, rue Saint-Jacques, 1586 ».

Ayant tourné ce feuillet, immédiatement après l'inévitable dédicace au Roy, — comparé (un demi-siècle avant Louis XIV) au Soleil « sans la lumière duquel la terre reste froide et stérile, » — je ne fus pas peu surpris de tomber sur une longue pièce de vers, occupant trois pleines pages in-quarto et portant cette signature : « AMBROISE PARÉ, *Conseiller et Premier chirurgien du Roy.* »

Elle est assez longue, cette pièce : quatre-vingt-dix alexandrins. Je ne sache pas que PARÉ en ait commis d'aussi étendue. Je n'ai pas absolument la prétention de l'avoir découverte, mais je la crois très peu connue, même des érudits. A parler franc, les vers n'en sont pas fameux ; mais, comme elle donne quelques détails sur la pratique chirurgicale de l'époque et développe certaines idées chères à l'auteur, je vais en reproduire le texte intégral. Le voici :

A JACQUES GUILLEMEAU,

Chirurgien ordinaire du Roy et Juré à Paris.

*Comme celui qui a quelque fait commencé
Pour le conduire à chef, tant qu'il ait avancé
A la fin qu'il prétend de rendre son ouvrage,
Ne donne aucun repos ni trêve à son courage :
De même, Guillemeau, te proposant le but
Où ton gentil esprit appliquer se voulut,*

*Tu choisis la science entre tous honorable
Dont Esculape fut le prince vénérable.
Mais, pour suivre tant mieux la trace et la façon
De ce dieu qui se fit disciple de Chiron,
Tu me prins pour ta guide et fidelle conduite.
Moy, voyant ton emprise à ce point-là réduite,
Je te conseillay lors te retirer au lieu
Qui dans ce grand Paris se nomme l'Hôtel-Dieu.
Où selon le progres de tes dignes études
Tu verrois, retiré parmi tes solitudes,
L'expérience vraye en maints corps tourmentés
De diverses langueurs et mille infirmités ;
Et, soigneux, apprendrois les traicts d'anatomie
Sans laquelle on ne peut faire la chirurgie.
Tu me creus. Et pourtant (1) diligent tu passas
Quelques ans en ce lieu et si bien profitas
Qu'en cest art tu te fais admirer en nostre age.
Comme ton œuvre aussi en rend bon témoignage.
Toutefois, ne sentant ton esprit satisfait,
Dessoabs moy tu voulus te rendre plus parfait,
De sorte qu'avec moy consommant huit années,
Tes estudes tu as dextrement façonnées.
Mais tout ainsi qu'on voit un levrier généreux,
Qui, sa queste suyvant, ne cesse courageux
De poster et courir jusques à ce qu'il voye
En sa possession sa désirée proye,
Ainsi n'estant content de tes premiers exploits,
Tu voulus, studieux, fréquenter les endroits
Où le furieux Mars exerce ses alarmes
Par le feu, par le fer, par le sang, par les armes,
Aux sièges, aux combats, aux prises, aux assaux
Des villes et des camps, des places et chasteaux,
Tant en France qu'ailleurs, aux étrangères terres
Si que (2), durant le cours de nos civiles guerres,
As toujours si bien sceu à ta charge pourvoir,
De penser les blessez si bien faire devoir,*

(1) *Pourtant* : dans le sens de *En consequence*.

(2) *Si que* : tellement que, si bien que.

*Que, pour mieux ton travail et peine reconaistre,
De Paris as esté en chirurgie maistre.
Aussi la Majesté honorant ta vertu
D'ordinaire en l'Etat dignement t'a pourveü.
Mesme, pour de ta part rendre la récompense
De tel honneur, tu viens de prompte diligence
Estaller en public la richesse et le pris
Que contient la valeur de tes doctes escrits
Où paroist le secret, le poinct et l'industrie
D'une bien recherchée et vraye anatomie :
Lorsque par le menu tu déchiffres et dis
Les infinies parts de l'œuvre que jadis
Les Grecs plus anciens Microcosme nommèrent.
Qui dans ce petit monde heureusement trouvèrent
Que la proporcion, la forme et la rondeur
Du Monde universel, rapportait sa grandeur
Au compas de ce monde, admirable chef-d'œuvre
Où de Dieu le pouvoir pleinement se déceuvre.
Mais ceux-là n'ont laissé seulement que des mots.
Toy, de nouveau ayant enrichi tes propos
De visibles pourtraicts, tailles ingénieuses,
De figures et traicts de mains industrieuses,
Sans y rien espargner ; en cela beaucoup mieux
Tu contentes l'oreille et l'esprit et les yeux.
Or, jaçoit que (1) l'honneur bien souvent en ordonne
Aux escrivains premiers, cela pourtant n'estonne
Ceux qui suyvent après, ains d'un hardi project
Choisissent bravement un notable sujet
Pour montrer au public la vertueuse preuve
Qui dedans leurs escrits par les scavants se treuve,
Or que tel sujet soit par d'autres ja traicté.
Un avis avec l'autre estant bien raporté*

(1) *Jaçoit* que conjonction archaïque qui devait s'écrire originellement *ja soit que*, et qui signifiait *quoique* : « Me suis occupé d'en faire un livre, *ja soit que* la matière requiert bien plus subtil engin que le mien. » (MONSTRELET.) On trouve encore cette expression, avec le « ç » défectueux, dans BOSSUET : « Un ministre avait écrit à la Reine-Mère qu'il n'avait jamais senti au port des armes, *jaçoit qu'il y eût contribué.* » Voyez Dictionnaire de LITTRÉ.

*Produit de chaque cas une droite sentence,
Formant le jugement, aiguissant la prudence.
Vraiment c'est faire tort à toute invention
Si l'on ne l'enrichit de quelque addition.
On doit tenir celui de couarde nature
Qui les antécresseurs de surpasser n'a cure.
Mais toi, docte Guilmeau, sans te donner soucy
Ni de ceux de devant ni ceux d'après aussy,
Tu marches librement sur la docte campagne
Du vertueux travail qui tous jours l'accompagne,
Sans te laisser aller au repos otioux.
Qui s'endort et s'arreste aux escrits des plus vieux :
Ains d'un louable effort tu produis en lumière
Ce qui estoit caché en la saison première.
Aussi pour le loyer que tu as mérité
Toujours loué seras de la Postérité.*

AMBROISE PARÉ,

Conseiller et premier chirurgien du Roy.

Assurément, je le répète, la valeur littéraire de ce morceau est mince. La prosodie en est fantaisiste : pas mal de vers faux, hiatus, rimes pauvres, beaucoup de chevilles. Mais la prosodie était tolérante à cette époque. (Elle l'est redevenue.) La langue en est molle ; avec l'étalage obligé de mythologie : ESCULAPE, CHIRON, le dieu MARS ; avec des galimatias filandreux : exemple entre autres le passage où le microcosme du corps humain est comparé au monde universel et dont je défie bien quiconque de fournir une analyse claire.

Au point de vue du fond, le poème ne laisse pas d'avoir quelque saveur. D'abord, il nous montre que PARÉ, bien qu'un peu vaniteux et autoritaire, n'était pas jaloux de ses élèves, même de ceux dont la réputation grandissante aurait pu lui porter ombrage, car il encense GUILLEMEAU sans ménagement. Je sais bien qu'il n'avait ni fils ni gendre qu'il pût faire héritier de sa situation professionnelle. Néanmoins une cordialité aussi franche, aussi pleine, à l'égard d'un disciple

arrivé, n'est pas chose tellement commune qu'il n'en faille faire honneur au caractère de PARÉ, lequel était foncièrement bon.

Nous trouvons ensuite dans les vers précités et cet axiome, beaucoup moins banal alors qu'aujourd'hui, de l'utilité de l'anatomie :

Sans laquelle on ne peut faire la chirurgie ;

et cette opinion volontiers ressassée par PARÉ que la pratique, l'observation personnelle, la vue des choses,

*L'expérience vraie en maints corps tourmentez
De diverses langueurs et mille infirmités*

forment beaucoup mieux le chirurgien que la théorie et l'érudition livresque.

Avec cette idée parallèle qu'en un Traité d'anatomie les figures sont aussi instructives que le texte ; et il semble que GUILLEMEAU ait été un des premiers à en mettre :

*Les autres n'ont laissé seulement que des mots.
..... Toy, ayant enrichi tes propos
De visibles portraits, tailles ingénieuses,
De figures et traicts... en cela beaucoup mieux
Tu contentes l'oreille, et l'esprit, et les yeux.*

Le stage pratique était long au xvi^e siècle, comme le prouve le *curriculum* des études chirurgicales de GUILLEMEAU qu'AMBROISE PARÉ nous détaille : « Quelques ans » passés à l'Hôtel-Dieu ; huit ans comme assistant de son maître :

*Dessous moi tu voulus te rendre plus parfait,
De sorte qu'avec moi consommant huit années,
Tes études tu as dextrement façonnées ;*

enfin l'exercice de la chirurgie d'armée :

*Tant en France qu'ailleurs, aux étrangères terres,
..... durant le cours de nos civiles guerres ;*

Tout cela additionné doit bien faire une douzaine, peut-être une quinzaine d'années; et c'est seulement au bout de ce temps

*Que, pour mieux ton travail et peine reconnaître,
de Paris as été en chirurgie Maistre,*

Et GUILLEMEAU avait alors vraisemblablement de trente-cinq à quarante ans.

La dernière partie du morceau est consacrée à développer cette pensée qu'il faut sans relâche travailler à perfectionner la science. Qu'importe

Que tel sujet soit par un aultre ja traicté;

On peut l'étudier plus complètement, l'élargir, et même

..... l'enrichir de quelque addition.

Nous devons nous efforcer de surpasser nos devanciers. Ce n'est pas PARÉ qui se serait donné le ridicule d'écrire, comme fit le chirurgien-baron BOYER en 1814, que « la chirurgie semble avoir atteint, ou peu s'en faut, le plus haut degré de perfection dont elle paraisse susceptible ». Il défend au contraire que l'on s'arrête dans la recherche du mieux :

*On doit tenir celui de couarde nature
qui ses antécresseurs de surpasser n'a cure.*

*.....
Sans nous laisser aller au repos otieux
qui s'endort et s'attarde aux écrits des plus vieux.*

En un mot, c'est là un programme de combat contre la routine et de poursuite perpétuelle du progrès.

Cela nous paraît tout simple et tout naturel aujourd'hui. L'esprit critique, le besoin de contrôler et d'améliorer la pratique des maîtres, ces qualités qui nous sont devenues familières et comme instinctives, étaient alors

si exceptionnelles que, quand par hasard elles existaient chez un savant, il pouvait, rien qu'en les appliquant consciencieusement, faire mainte découverte utile, voire capitale, tant était grand le nombre des choses à trouver.

Au sortir de la Renaissance et jusqu'au XVIII^e siècle, l'amour des lettres grecques et latines courba les esprits les plus libres, les plus sceptiques, sous l'autorité scientifique d'ARISTOTE et de PLINE. PLINE surtout, ce compilateur crédule jusqu'à la niaiserie, le plus grand jobard de l'antiquité, passait aux yeux de GUI PÂTIN, de MONTAIGNE, pour un oracle indiscuté en matière d'histoire naturelle. Les médecins, qui étaient tous des lettrés, invoquaient à chaque instant comme argument péremptoire quelque texte de GALIEN dont on acceptait les doctrines les yeux fermés. RIOLAN, dans sa controverse contre HARVEY, oppose au novateur l'existence de prétendues anastomoses entre grosses artères et grosses veines. Il ne les a point vues lui-même; au moins il ne le dit pas. Mais GALIEN les a décrites: cela suffit. PRIMEROSE, autre anti-circulateur, dit à HARVEY: « Voudrais-tu faire entendre que tu sais ce qu'ARISTOTE ignorait? ARISTOTE a tout observé et personne ne doit oser venir après lui. » MOLIÈRE n'a vraiment pas beaucoup exagéré la confiance obstinée des médecins de son temps dans l'autorité des anciens, lorsqu'il fait répondre par un des médecins de *Pourceaugnac* à la paysanne le consultant pour son père qui souffre de violentes douleurs de tête: « Le malade est un sot; dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon GALIEN, mais la rate qui lui doit faire mal. »

PARÉ, qui heureusement était beaucoup moins lettré, n'attache point, en dépit de son respect de commande pour les classiques de la médecine, une foi aveugle à la parole des anciens. Dans l'étude des questions sur

lesquelles il a laissé son empreinte, celles de la ligature des vaisseaux et de la non-vénérosité des plaies d'armes à feu, sa règle de conduite fut toujours d'observer les faits sans prévention et de ses propres yeux, puis de dire franchement ce qu'il avait vu, ce qu'il jugeait bon et utile, son avis fût-il contraire à la tradition et quoi qu'en dussent penser les contemporains. C'est ce qu'il exprime heureusement en ces vers de fière allure adressés à GUILLEMEAU :

..... *Sans te donner soucy
ni de ceux de devant ni ceux d'après aussy,
tu marches librement...*

Notons qu'en 1586, lorsqu'il écrivit ces vers, PARÉ était âgé de plus de 75 ans. C'est un âge où les hommes accueillent généralement d'instinct les nouveautés avec une défiance quasi hostile, craignant que ces nouveautés ne bouleversent et ne désorientent leur vie intellectuelle.

En résumé, et c'est ce que met en lumière le petit poème que j'ai déniché, AMBROISE PARÉ fut un homme de vive curiosité scientifique et de large indépendance d'esprit en un temps où cela était rare et à un âge où cela est particulièrement méritoire. C'est ce qui m'excusera d'avoir un court moment retenu l'attention des pages littérairement médiocres et qui ont surtout d'intéressant le nom dont elles sont signées.